Bulletin du Centre de recherche français à Jérusalem

3 | 1998
Varia

L'historiographie israélienne aujourd'hui

sous la direction de Florence Heymann et Michel Abitbol, (eds.), CNRS Editions, Paris, 1998.

Denis Charbit

Édition électronique
URL : http://journals.openedition.org/bcrfj/4042
ISSN : 2075-5287

Éditeur
Centre de recherche français de Jérusalem

Édition imprimée
Date de publication : 15 octobre 1998
Pagination : 95-98

Référence électronique
Denis Charbit, « L'historiographie israélienne aujourd'hui », *Bulletin du Centre de recherche français à Jérusalem* [En ligne], 3 | 1998, mis en ligne le 11 juin 2008, Consulté le 06 mai 2019. URL : http://journals.openedition.org/bcrfj/4042

© Bulletin du Centre de recherche français à Jérusalem

Bulletin du CRFJ, numéro 3, automne 1998, pp. 95-98

L'*historiographie israélienne aujourd'hui,* sous la direction de Florence Heymann et Michel Abitbol, (eds.), CNRS Editions, Paris, 1998.

Les « nouveaux historiens » sont à la mode. Leur travail est l'objet d'un tapage médiatique surprenant si on le compare à la discrétion relative dont on entoure généralement la recherche universitaire confinée trop souvent au cénacle fermé des spécialistes et des étudiants. Les raisons de cette publicité peu courante à l'égard d'une recherche historique sont pourtant évidentes. Très vite, les enjeux posés par les « nouveaux historiens » ont dépassé l'enceinte de la corporation scientifique : plus qu'à des problématiques scientifiques ou à des questions méthodologiques, ils ont touché à l'identité officielle, à la mémoire collective, au « roman national », et violé de plein fouet la bonne conscience partagée par l'opinion publique dans son ensemble. En ce sens, et malgré quelques excès, leur œuvre est salutaire.

Préfacé par Florence Heymann et Michel Abitbol qui s'attachent tous deux à restituer le contexte de l'apparition des « nouveaux historiens » et l'importance du débat public qu'ils ont suscité, le mérite principal de ce recueil de textes est de montrer qu'au-delà du phénomène de mode qui pourrait susciter quelque réticence et agacement, l'historiographie israélienne actuelle, qu'elle revendique ou non le titre de « nouvelle histoire », repose sur un travail scientifique aux méthodes éprouvées. De plus, et c'est là la révélation la plus intéressante qui ressort du choix d'essais proposé, l'historiographie israélienne actuelle, dans ce qu'elle a de plus neuf et de plus audacieux, ne se limite pas uniquement à retracer l'histoire du *yichouv* organisé dans cette période cruciale qui s'étend de la Shoah à la fin de la première décennie qui a suivi la création de l'État d'Israël : il existe, en effet, dans tout le champ des études juives, une tendance générale à réviser, à réexaminer, à revisiter les acquis accumulés depuis un siècle d'historiographie sioniste et israélienne, tendance qui s'applique à bien d'autres sujets que l'indifférence ou la négligence de Ben Gourion face à la réalité de la Shoah (Tom Seguev), la responsabilité d'Israël dans la naissance du problème des réfugiés arabes de Palestine (Benny Morris), la collusion présumée avec la Transjordanie (Avi Shlaïm), enfin la politique de représailles à l'égard des infiltrations palestiniennes civiles ou armées jusqu'à la campagne du Sinaï en 1956 (Benny Morris) dont on a tant parlé. Ces travaux-ci, – d'une importance essentielle pour la conscience nationale autant que pour la recherche historique proprement dite – seraient en quelque sorte l'arbre qui cache la forêt. Une « forêt » qui parce qu'elle s'attache à des aspects moins politiques, à des sujets

moins immédiats n'en mérite pas moins d'être explorée : cette tendance à la révision couvre donc également des périodes antérieures comme en témoigne l'article d'Israël Yaacov Yuval sur la *Hagadah* de Pâque ; l'auteur, avec une force de conviction et de persuasion étonnante même pour le néophyte, s'efforce de montrer que celle-ci n'a pas été rédigée, comme on l'a toujours cru, lors de la période du second temple, mais parallèlement à la diffusion du christianisme. L'auteur multiplie les preuves validant son hypothèse, expliquant, par exemple, l'absence de toute mention du rôle de Moïse dans le récit de la sortie d'Egypte par le souci d'éviter l'analogie avec Jésus. La *Hagadah* serait donc une riposte à l'interprétation chrétienne de la célébration pascale, un texte polémique confronté aux défis posés par la tradition chrétienne, – ce qui accrédite la perception des deux religions monothéistes comme des religions-sœurs contrairement à la vision classique du judaïsme comme religion-mère.

Moshe Idel, quant à lui, dans sa tentative de réviser le corpus établi par Scholem, tout en reconnaissant sa dette envers lui, cherche à réévaluer la mystique extatique d'Abulafia, et par là l'approche phénoménologique, qui avait peu retenu l'attention de son illustre prédécesseur et soupçonne les disciples de Scholem d'avoir persisté dans cette occultation, se faisant ainsi les gardiens d'un temple monolithique et condamné à la répétition de l'approche philologique. Le cas de Moshe Idel montre que l'impulsion de cette fièvre révisionniste n'est pas due aux « nouveaux historiens ». Dans cet effort de dresser un bilan critique de leur discipline respective, Moshe Idel les a précédés de quelques années. Il en est de même pour les sociologues qui, inspirés par le marxisme ou l'école critique de Francfort, avaient depuis quelque temps contesté la vision modernisatrice et fonctionnaliste d'Eisenstadt. Mais c'était alors un grand récit que l'on substituait à un autre grand récit ; ce qui ne semble plus être le cas aujourd'hui, comme le montre Amos Funkenstein dans une étude fort pertinente qui porte sur la remise en cause des « récits-maîtres » dans l'histoire juive.

Au terme de ce panorama, on se rend compte de la vitalité de la recherche israélienne et de sa vertu décapante. On ne saurait la soupçonner de s'endormir sur les lauriers des aînés tant elle s'obstine à montrer à quel point leur éclat s'est terni. Certes, cette recherche nouvelle ne prétend pas innover sur le plan méthodologique, elle ne se pique point de mêler histoire sociale, économique et culturelle, histoire des mentalités et des institutions. C'est un esprit « révisionniste » – au sens noble et légitime que la recherche historique a donné à ce terme – qui habite les historiens versés dans les études juives et israéliennes. Il consiste à poser des questions insolentes, à émettre des hypothèses surprenantes, à creuser des pistes inédites, à explorer de nouvelles interprétations avec une inclination particulière pour celles qui ébranlent les idées reçues. En ce sens, la « nouvelle histoire » d'Israël n'a rien de commun avec ce que l'on entend par là en France : Morris n'est pas Braudel, Pappé n'est pas Le Goff. Ils

seraient plutôt à l'histoire d'Israël ce que François Furet fut à la révolution française : ils introduisent une lecture critique, moins idéologique. Pas plus que la révolution, il n'y a plus lieu d'accepter l'histoire d'Israël « en bloc » disent-ils : les raisons de maintenir un front idéologique aussi strict n'ont plus cours. Une différence de taille les sépare : Furet s'en prenait à une tradition historiographique jacobine solidement établie alors que les « nouveaux historiens » contestent une histoire officielle en forme d'image d'Epinal. S'ils ont suscité des controverses au sein de l'université, c'est moins pour les faits indiscutables qu'ils rapportent et ordonnent que pour l'évaluation et l'interprétation qu'ils en font parfois. C'est aussi – me semble-t-il – leur ton imprécateur, leur tendance irrésistible à s'ériger en juges – ce qui est toujours la tentation de l'historien du temps présent – avec, de surcroît, une sévérité impitoyable pour les vainqueurs à qui ils ne trouvent jamais ou peu de circonstances atténuantes, témoignant *a contrario* pour les perdants une commisération infinie.

Le recueil se voulant être un digne reflet de la production actuelle, on ne s'étonnera guère de trouver plusieurs articles qui sont moins une illustration de ce nouvel esprit qu'une réflexion sur le phénomène de la nouvelle historiographie, révélatrice d'une tendance qui s'auto-analyse en même temps qu'elle apporte des contributions (voir les articles de Benny Morris et d'Uri Ram).

À ceux qui se lamentent de la crise des valeurs, des institutions, etc..., l'apparition de cette nouvelle historiographie montre que toute crise a du bon en ce sens qu'elle pousse à se remettre en question. Cela explique aussi la réception dont les « nouveaux historiens » ont été l'objet : c'est parce que la société est elle-même mûre pour ce réexamen qu'elle les accueille avec une sérénité relative (excepté la responsabilité d'Israël dans l'expulsion des Arabes de Palestine en 1948, car les effets de cette histoire sont toujours présents). À cet égard, l'article de synthèse de Dina Porat sur l'attitude de Ben Gourion pendant la Shoah, quand bien même il est daté et n'a pu guère prendre en compte les thèses polémiques de Tom Seguev, d'Idit Zartal et de Yosef Grodjanski, nous convie à relativiser le caractère neuf de la critique sinon du procès qu'ils ont fait à Ben Gourion. Elle nous révèle qu'il existait depuis longtemps un jugement critique sur Ben Gourion. Autrement dit, loin d'être en porte-à-faux avec la société, la « nouvelle histoire » formulerait explicitement ce que le sens commun disait depuis longtemps déjà. À la lecture de l'article de D. Porat, on se demande si cette nouvelle histoire n'a pas consisté, dans certains cas, à démolir par les armes de la critique des mythes qui, somme toute, vacillaient depuis quelque temps.

Quoi qu'il en soit, il est indéniable que nous assistons à un retour de

balancier : après la période fondatrice de la « Science du judaïsme » en Europe insistant sur la contribution des juifs à l'histoire universelle à des fins apologétiques, (l'octroi de l'émancipation ou la confirmation de ses décrets), l'historiographie sioniste qui s'est constituée en Palestine a mis l'accent sur un aspect à l'époque totalement occulté et dénié, le point de vue « palestinocentriste ». Celui-ci, en passant de la contre-histoire à l'histoire officielle, suscite à son tour une réaction opposée venue cette fois non de la diaspora mais d'Israël. Car, comme le suggère Israël Bartal, ce qui est arrivé à l'historiographie sioniste est le processus naturel de toute nouvelle historiographie : iconoclaste à ses débuts, en s'institutionnalisant peu à peu, elle devient vérité officielle et s'écroule, victime de son succès.

À cette lecture sinon idéologique du moins mobilisée de la période antérieure, succède désormais une recherche qui est sinon plus objective, du moins, bien plus indépendante et dégagée d'une pression sociale intériorisée. Elle témoigne d'une vision moins sacralisée de l'histoire juive, ce qui n'en fait pas pour autant une historiographie dégagée tant elle reste finalement judéocentrique. La dureté de ton, la violence dans les jugements et dans la condamnation des « anciens », la stratégie du soupçon sinon la recherche de la manipulation apparaissent peu propices à l'avènement du temps de la sérénité remis à plus tard, alors qu'il serait l'expression même de la normalité assumée.

Denis Charbit
Tel Aviv University